



Formée par Amelia Kinkade, la papesse de la discipline, Valérie Lebon s'est mise à son compte comme télépathe pour animaux il y a six ans.

>> détente énorme, notamment dans la gestion des conflits ou alors lorsqu'un projet ne se réalise pas. Les émotions sont une richesse, mais il faut apprendre à les utiliser, sans blesser l'autre. Travailler son propre clown, c'est se nourrir, c'est trouver sa force intérieure.»

Quant à savoir si on vit bien du métier de clown, la question semble à peine effleurer le masque. «En décembre et en été, je fais deux représentations par jour, il faut ça pour vivre, admet le clown. Quant au reste, il faut être inventif. J'ai toujours deux ans d'avance et lorsque je joue un spectacle, j'écris en même temps le suivant. C'est un métier tellement instable. Certains jours, on se croit en haut de l'affiche et ensuite on est dans le creux. Il est bon d'avoir une réserve financière et d'idées pour rebondir.» Le propre de l'entrepreneur.

TÉLÉPATHE POUR ANIMAUX

LONGTEMPS, VALÉRIE LEBON a pratiqué la communication animale à côté de son travail. Mais la demande est

devenue trop grande et la passion aussi. Formée aux Etats-Unis et en Zambie, notamment par Amelia Kinkade, la papesse de la discipline qui parle aux chevaux du prince Charles, la Lausannoise s'est mise à son compte il y a six ans. «On ne fait pas ça pour le business, je gagne d'ailleurs moins qu'en étant assistante médicale au CHUV, précise-t-elle. Mais je fais mon métier de cœur et j'arrive à en vivre. J'ai en moyenne une consultation par jour, en plus des formations que j'organise en Suisse romande. Au final, je travaille plus de huit heures quotidiennement, car je continue à me former. J'ai également mis en place un stage de nage avec les dauphins cet été. Ce sont des êtres complètement télépathes.»

Dans sa clientèle, composée principalement de citadins de Lausanne et Genève, elle compte aussi le milieu équestre, très à l'écoute. Certains cavaliers la consultent régulièrement pour savoir comment leur cheval se sent avant un concours ou pourquoi il ne saute plus la rivière.

«Pouvoir communiquer avec les animaux par télépathie n'est pas un don. C'est

quelque chose qui s'apprend et tout le monde a cette capacité. Mais attention, il y a aussi beaucoup de communicateurs animaliers sans éthique, estime l'auteure de *Les animaux nous parlent. Apprenez à communiquer avec eux*, paru aux Editions Favre. Il faut être curieux, se renseigner sur la formation de la personne à qui vous confiez la photo de votre animal et demander des validations. Au moins 70% des retours doivent être vérifiables par le client seul, car liés à son histoire personnelle avec l'animal.»

Valérie Lebon sait que sa profession suscite la controverse. Imaginer un couloir lumineux dans lequel un humain échange des pensées avec un animal, de la fourmi à l'éléphant, cela dans un champ d'ondes alpha, n'est pas à la portée des plus cartésiens. Elle en rit elle-même volontiers et partage, sur son site, une parodie du duo de *120 secondes* sur la télépathie animale. «J'assume complètement, c'est drôle et on me taquine beaucoup, déclare-t-elle. Mais c'est pourtant sérieux et quand les retours tiennent la route, les gens rient alors moins.



De juin à octobre, Yann Roulet vit à 2650 mètres d'altitude, dans la cabane du Bietschhorn.

J'ai d'ailleurs quelques vétérinaires qui m'envoient des clients lorsque la médecine traditionnelle bloque.» La SPA travaille par ailleurs avec ces techniques pour comprendre le passé des animaux perdus.

GARDIEN DE CABANE

DE JUIN À OCTOBRE, Yann Roulet vit à 2650 mètres d'altitude dans la cabane du Bietschhorn, avec deux aides. Il sert les petits-déjeuners, avant l'aube, à ceux qui vont gravir le sommet à 3934 mètres, reçoit les marcheurs en journée et veille au coucher des derniers arrivants. «Ce sont quatre mois sept jours sur sept, qui représentent huit mois de travail effectif, observe le gardien de cabane depuis neuf ans. Je sors un salaire pour sept mois. En hiver, je travaille comme assistant de vol à Air Zermatt. Mais toute l'année, le soir, je gère les réservations de la cabane.»

En été, le Valaisan de 30 ans ne redescend quasi jamais en plaine; tout est livré par hélicoptère une fois par semaine, soit près de 800 kilos de nourriture hebdomadaire.

Chaque héliportage avoisine les 600 francs. «On fonctionne comme une petite entreprise, note-t-il. En Valais, les gardiens de cabane doivent avoir la patente, comme tout restaurateur. Il y a aussi beaucoup d'administratif et pour cela, ma formation d'employé de commerce est très utile. Mais malgré un bon CV, ça n'a pas été facile de trouver une cabane à garder. C'est un milieu plutôt fermé où on se remet les refuges de génération en génération. Il y a aussi les sites qui ne sont pas gardiennés professionnellement, mais seulement le week-end par des bénévoles. J'ai mis quatre ans à trouver ma première cabane.»

Réputée difficile, la cabane du Bietschhorn a trouvé un nouvel élan depuis

«Il faut avoir une présence sur les réseaux sociaux.»

Yann Roulet

Gardien de la cabane du Bietschhorn

l'arrivée de Yann Roulet. «On y venait seulement pour faire l'ascension, alors cela dépendait beaucoup de la météo, explique-t-il. Mais j'ai décidé d'ouvrir à midi et de proposer une offre de balades. Aujourd'hui, cette clientèle représente 50 à 60% du chiffre d'affaires et les nuitées 30%, avec 900 nuitées pour 2017.»

Alors, métier de rêve? «On me le dit en effet et je remarque un attrait certain. D'une part, ça devient à la mode d'aller dormir une nuit en cabane même pour les non-montagnards. D'autre part, je rencontre aussi de plus en plus de clients imaginant que c'est le job idéal pour faire une pause dans une carrière professionnelle. A mon avis, c'est une fausse idée, car on est soumis à beaucoup de contraintes météorologiques et à des horaires difficiles. Il faut avoir les nerfs solides. On ne peut plus gérer une cabane comme dans les années 1980. Il faut créer des activités autour et avoir une véritable présence sur les réseaux sociaux, sans compter le gros souci des réservations en ligne annulées à la dernière minute. Ce sont là les deux enjeux actuels de notre métier.» ■